



**L'**essai *Georges Simenon, la rédemption du faussaire*. *Les romans des années trente* (SUP, coll. « Les Essais de la Sorbonne », 2018) propose de l'œuvre prodigieuse de Simenon, trop souvent référée au seul genre du roman policier (« Pauvre vieux Maigret! S'il savait le tort qu'il me fait sans le vouloir... », disait l'écrivain), une analyse originale, qui en renouvelle profondément la lecture. En voici d'abord résumée la thèse principale.

Tout roman de l'auteur comporte un personnage au moins qui figure l'écrivain dans sa fiction. Dans les cas les plus explicites, ce personnage est un escroc ou un faussaire. Cela tient à ce que l'écrivain a (la mauvaise) conscience de tricher, en ce qu'il donne pour réels, dans ses romans, des lieux, des faits, des personnages dont il ne sait que trop qu'ils sont le produit d'un art, c'est-à-dire d'une série d'artifices, et qu'ils sont donc fictifs. Ses fictions sont dès lors constamment guettées par le « vide » – le mot y est récurrent – et l'inconsistance, même si l'auteur est plus qu'aucun autre un grand réaliste, c'est-à-dire justement un écrivain capable de donner l'illusion du réel : qu'on songe par exemple à son art incomparable d'y façonner des

« atmosphères ». Il y a là un paradoxe majeur, certes, mais il faut l'accepter, car il est au cœur de l'œuvre.

« Ce personnage se trouve dans un espace - appartement, maison, etc. - qui par conséquent figure, lui, le Livre. »

Ce personnage se trouve dans un espace – appartement, maison, etc. – qui par conséquent figure, lui, le Livre. Et dans le même roman, un autre espace représente le dehors du Livre, le lieu de la supposée vraie vie. Il arrive que ces deux espaces soient face à face, comme dans *Les Fiançailles de M. Hire*. L'espace du dehors du Livre est celui où se tient la Femme, figure

maternelle désirable mais, compte tenu de l'interdit qui pèse sur le désir œdipien, dangereuse ; sous cette figure on distingue toujours en effet, peu ou prou, la *vagina dentata*, mythe qui condense l'objet du désir (*vagina*) et le châtement qui pèse sur ce désir, la castration (*dentata*). Le rapport du personnage à ce dehors et à la Femme qui y règne est donc ambivalent : profonde attirance, et effroi, voire répulsion. Le destin de ce double de l'écrivain est le plus souvent tragique : en bouc émissaire qu'il est, il paie ainsi pour le péché d'escroquerie, ce qui permet à l'écrivain d'en être lavé. Mais finalement ce très ingénieux dispositif s'avère d'une efficacité limitée, puisque le sacrifice expiatoire du

Livre et de son fictif auteur se produit à l'intérieur même d'un livre. De sorte que, un roman terminé, il ne reste plus à son auteur qu'à recommencer...

Voyons ce qu'il en est dans un roman que le cinéma a rendu célèbre, *Le Chat* (1967). Émile Bouin a vécu heureux avec sa femme Angèle, plongé dans « la vie universelle ». Devenu

« Or cette maison met en abyme le Livre, où tout est "faux" : Marguerite, avec "son éternel tricot", façonne le Texte [...], et Bouin, confiné entre les quatre murs, prisonnier du Livre, figure l'écrivain coupé de la vraie vie. »

veuf, puis retraité, il a loué une chambre dans une maison sise au fond d'une impasse donnant sur la rue de la Santé, à Paris. Dans la maison d'en face vit Marguerite Charmois, veuve, propriétaire de sa rangée de maisons ; celle de l'autre côté de la rue – où vit donc Bouin – a été vendue à un promoteur, qui la fait détruire pour construire un immeuble. Suite à un service rendu à la dame, Bouin est convié régulièrement chez elle, puis l'épouse, et s'installe dans la maison d'en face. Or cette maison met en abyme le Livre,

où tout est « faux » : Marguerite, avec « son éternel tricot », façonne le Texte (*texte* et *tissu* ont même étymologie), et Bouin, confiné entre les quatre murs, prisonnier du Livre,

figure l'écrivain *coupé* de la vraie vie. Celle-ci, dont la sexualité est chez Simenon l'expression la plus radicale, a été symboliquement expulsée de la maison : Marguerite a empoisonné le chat aimé de son mari – « la bête » : la *chatte* ; lui, pour se venger, a amputé de sa queue (castré) son perroquet à elle, substitut de son défunt mari. Depuis lors, ils ne communiquent plus qu'en *s'écrivant* de courts billets haineux. N'en pouvant plus de cette non-vie enfermée, Bouin tente de s'arracher à l'emprise maléfique du Livre : il s'installe chez Nelly, une ancienne prostituée pour qui faire l'amour est la chose la plus *naturelle*. Mais l'évasion avorte, et Bouin rentre *la queue basse* dans la maison de l'impasse. Bientôt les travaux, de l'autre côté de la rue, avec leurs machines « aux mâchoires d'acier » et les trous « comme des dents gâtées » qu'elles creusent, multiplient les images de la dévoration : le monde maternel – le vrai monde, espace de la Femme – refoulé fait retour sous la forme effrayante de la *vagina dentata*. Marguerite meurt et Émile Bouin alors « n'[est] plus rien ».

Reclus dans ma maison, je lis et relis Simenon, qui fut un grand lecteur. Marcel Proust disait, lui, que « la vraie vie, c'est la littérature ». Mettons d'accord ces deux grands écrivains, en insistant cette fois sur la capacité sans égale du premier à faire entrer dans ses romans – quoi qu'en ait pu penser la mauvaise conscience qui le taraudait : c'était son affaire – la réalité la plus palpable, la plus sensuellement

présente. Voyez notamment l'extraordinaire utilisation littéraire qu'il fait des cinq sens, de l'odorat en particulier. Jean Giono écrivait, dans *Un de Baumugnes*: « Je ne sais pas si ça vous est déjà arrivé, mais, pour moi, chaque fois, ça me produit le même effet : c'[est] comme quand on apporte dans une chambre une corbeille de champignons. Rien que l'odeur, d'un coup, ça renverse les murs et je suis dans la forêt avec la pluie dans les feuilles ; j'entends la pluie, je vois les arbres ; j'étendrais la main, sûr, je toucherais le corps d'un chêne. » Eh bien, lire un livre de Simenon, par les temps cloîtrés qui courent, ça renverse les murs.



**Laurent Fourcaut** est professeur émérite de Sorbonne Université, en littérature française des xx<sup>e</sup> et xxi<sup>e</sup> siècles. Ses recherches portent notamment sur les œuvres de Jean Giono – il dirige la série « Jean Giono » de La Revue des lettres modernes – et de Georges Simenon, ainsi que la poésie moderne et contemporaine : « *Alcools* » de *Guillaume Apollinaire*. *Je est plein d'autres, remembrement et polyphonie* ; *L'œuvre poétique de Dominique Fourcade*. *Un lyrisme lessivé à mort du réel*. Rédacteur en chef de la revue de poésie Place de la Sorbonne, il est également poète (derniers livres parus : *Or le réel est là...* et *Joyeuses Parques*). Il est l'auteur de *Georges Simenon, la rédemption du faussaire*. *Les romans des années trente*, paru aux Sorbonne Université Presses en 2018.



## Déjà parus

N°1. *Le confinement, une retraite pour (re)découvrir la nature ?*

Bertrand Sajaloli & Étienne Grésillon

N° 2. *Lire Giono au temps du confinement*

Denis Labouret

N° 3. *Faire l'épreuve du corps collectif: impressions d'Outre-Manche*

Catherine Bernard

N° 4. *Ariane et Barbe-bleue ou l'utopie de la délivrance*

Joël-Marie Fauquet

N° 5. *L'angoisse face au coronavirus: un instrument politique et religieux*

Étienne Grésillon & Bertrand Sajaloli

N° 6. *Ligne de beauté/ligne de vie*

Catherine Bernard

N° 7. *L'utopie technologique pour mieux s'évader ?*

Joël-Marie Fauquet

Face à la situation inédite et si particulière que nous traversons, Sorbonne Université Presses donne la parole à ses auteurs et autrices. Des textes courts articulés autour de leurs objets de recherche et de leurs publications, mettant en perspective la crise actuelle au regard de différents thèmes abordés. Confinement, redécouverte de la nature et de soi-même, apport de l'art en période exceptionnelle, etc., autant d'écrits qui vous permettront de mieux comprendre et appréhender ces bouleversements.

© Sorbonne Université Presses, 2020  
ISBN PDF: 979-10-231-1295-5  
ISBN ePub: 979-10-231-1296-2

Illustrations: Mathilde Tessier  
Mise en page: 3d2s, Emmanuel Dubois  
Typographie Avara © Raphaël Bastide

**SUP**

Maison de la Recherche  
Sorbonne Université  
28, rue Serpente, 75006 Paris

tél.: (33)(0)1 53 10 57 60

[sup@sorbonne-universite.fr](mailto:sup@sorbonne-universite.fr)

[sup.sorbonne-universite.fr](http://sup.sorbonne-universite.fr)

